

Entre la mer et la forêt

La gestion des ressources végétales par les Garifunas du nord-est du Honduras au milieu du XXe siècle

Between the Sea and the Forest

The Management of Plant Resources by the Garifunas of Northeastern Honduras in the Mid-Twentieth Century

Pierre Beaucage

Volume 36, Number 2-3, 2006

Les premières nations et la forêt

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081858ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081858ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaucage, P. (2006). Entre la mer et la forêt : la gestion des ressources végétales par les Garifunas du nord-est du Honduras au milieu du XXe siècle. *Recherches amérindiennes au Québec*, 36(2-3), 81–93. <https://doi.org/10.7202/1081858ar>

Article abstract

This paper tries to demonstrate the interest of adopting a political ecology approach in order to understand the dynamic relationships between a given group and its forest environment. From a synchronic study carried out by the author in the sixties, one could draw an impression of equilibrium: female and male labour seemed to complement each other in remarkable fashion producing a balanced, sustainable exploitation of the resources of the sea, as well as those of the forest, where swidden agriculture, hunting and gathering took place. However, a closer examination reveals that the way that Garifuna society articulated with the extractive capitalism which prevailed on the coast made it especially vulnerable to the ups and downs of the latter. Today, it is the tropical forest itself which is disappearing, as the Garifuna swiddens yield to the Ladinos' extensive pastures.



Entre la mer et la forêt

La gestion des ressources végétales par les Garifunas du nord-est du Honduras au milieu du XX^e siècle

**Pierre
Beaucage**

Département
d'anthropologie,
Université de
Montréal,
Montréal

« **N**OUS SOMMES ARRIVÉS. C'est mon pâturage. » Le vieux Benito, encore alerte à quatre-vingts ans passés, avait cessé de pagayer et m'indiquait du doigt un point de la rive où je ne voyais que l'enchevêtrement des racines de palétuviers (*Laguncularia racemosa*) parcourues par des crabes grimpeurs. Puis, à l'endroit signalé, je discernai une vache à demi submergée, la gueule pleine d'herbes aquatiques. Dans un éclair je revis les prairies bien ordonnées près de Loretteville, au Québec, avec leurs rigoles et leurs clôtures parallèles, et je devinai que le rapport des Garifunas avec la terre et avec la forêt était aux antipodes de celui des paysans parmi lesquels j'avais passé les étés de mon enfance. Je comprendrais peu à peu que, pour eux, cultiver n'est pas supprimer la forêt, mais travailler dans et sur la forêt. Pour désigner les espaces cultivés, ils n'utilisent d'ailleurs pas le mot espagnol *campo* ('les champs') mais plutôt *monte* ('la brousse'). Et, dans ce plat pays de la Mosquitia, le mot *montaña* ('montagne') a changé de sens pour désigner la forêt vierge.

Un peu plus loin, on mit pied à terre sur un « débarcadère » (*landin*), minuscule entrée boueuse dans la végétation de la rive. Je suivis Benito sur un sentier qui s'enfonçait dans une végétation dense de repousse (*musigu*), où seuls les troncs sveltes des *guácimas* (*Guazuma ulmifolia*) ressortent du treillis de lianes. *Nichairi!* ('Ma propriété'), me dit avec orgueil mon guide. Il poursuivit, en marchant :

J'ai eu ici des bananiers (*bimina- Musa sapientum*) et des plantains (*baruru- Musa*

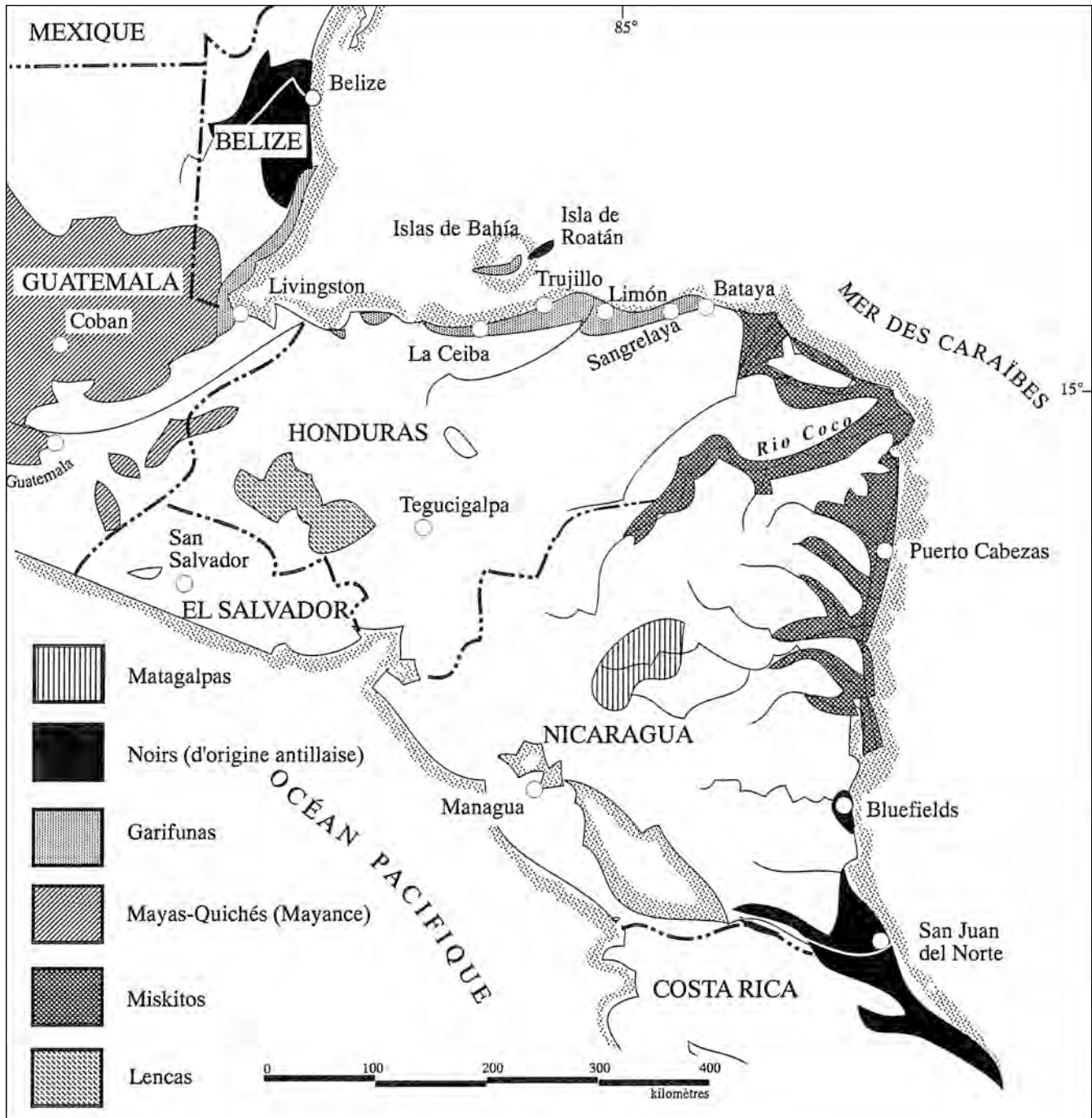
paradisiaca), mais ils ne durent plus, depuis la maladie¹. Deux ou trois ans, et c'est tout. Avant, on récoltait pendant quatorze ans dans une même plantation !

Plus loin, la végétation s'éclaircit et apparaissent les grosses touffes de *zacate guinea* (*Panicum maximum*), graminée tropicale qui sert de fourrage au bétail, et un énorme manguier (*Mangifera indica*). Benito reprend :

Quand je suis revenu du Belize, il y a cinquante ans, ici, c'était la forêt vierge (*dabiyara*). J'ai coupé des *santamarías* (*Calophyllum brasiliense*) de deux brasses de tour. C'est la forêt qui donne la bonne terre (*múa*) pour les bananiers [...] Entre les *surgeons* (*agura*), je semais un peu de maïs (*Zea mays*)... pour faire de la *chicha* (bière), ajoute-t-il en riant. Je semais aussi du fourrage et, quand j'ai eu un peu d'argent, j'ai acheté quelques vaches. J'en ai trois, à présent.

Au retour, nous passons à nouveau devant une étendue un peu plus élevée où des femmes bêchent la terre entre les buttes d'où sortent les tiges noueuses du manioc. Elles enlèvent de menus débris végétaux qu'elles jettent au feu. On m'avait prévenu. Les femmes veulent des jardins absolument propres. Autrefois, elles abandonnaient même la plantation si elles y trouvaient des excréments humains. Ici, on a défriché la repousse (esp. *guamil*, gar. *muairu*) car le manioc s'accommode de jachères plus courtes que les autres cultures : parfois aussi peu que quatre ans.

C'est ma femme qui a voulu faire son jardin ici. Ça pousse bien car la terre est riche (esp. *fresca*, 'fraîche') mais je lui ai



Distribution actuelle des populations amérindiennes et noires en Amérique centrale
(Carte modifiée d'après West et Augelli 1976 : 383)

dit : « Quand le manioc sera formé, vous aurez des problèmes avec les pécaris, car vous êtes trop loin du village. » Pour les bananiers, ça va. Bien sûr, les singes (gar. *mêgu*, *Ateles* sp.) et les coatis (gar. *fisudi*, *Nasua narica*) aiment les bananes mûres. Mais qui laisse mûrir ses bananes en brousse ?

Il ajoute, plus sérieux : « Surtout maintenant qu'elles sont rares... Mon fils, celui que tu as vu, n'aime pas travailler aux champs. J'ai dû payer quelqu'un pour défricher le jardin de ma femme. »

Des histoires de ce genre, j'en ai entendu beaucoup, avec des variations en fonction des particularités écologiques des villages et de l'âge de mes interlocuteurs et interlocutrices. Avec les migrations en quête d'emploi, les défrichements et les récoltes ponctuaient toute l'existence des Garifunas et leurs essarts avaient laissé leurs empreintes sur le terroir forestier, qui perdait ainsi pour moi son exubérante monotonie : « Mon père a fait des brûlis ici, il y a vingt ans. Le *supa* (non ident.) que tu vois, c'est lui qui l'a semé. » L'histoire d'une *ichairi*, c'est

l'histoire d'une vie, d'une trajectoire à la fois occupationnelle, familiale et sentimentale : « Pour mon autre femme, j'ai défriché près de la plage : les deux ne peuvent pas se sentir. »

Mais il n'y a pas que l'agriculture qui amenait les Garifunas dans la forêt. Ils tissaient avec elles un ensemble complexe de rapports, où intervenaient diverses activités, liées à la chasse, à la collecte et à la fabrication, et des rapports diversifiés de « propriété ».

Les données qui servent de base à cette réflexion ont été recueillies entre 1963 et 1967, au cours de trois séjours totalisant quinze mois de terrain dans deux villages garifunas, Limón et Bataya (voir carte). La présence d'Elena, ma compagne, s'est avérée essentielle à plus d'un titre. Dans cette société où hommes et femmes mènent des vies sociales en grande partie séparées, c'est grâce à elle que j'ai connu le point de vue des femmes, agents économiques, écologiques et sociaux de toute première importance. Cette description n'est pas faite au « présent ethnographique ». En effet, les témoignages récents que j'ai recueillis, autant d'autochtones que d'étrangers, et le travail de Sarah England (1994) indiquent que la société que j'ai connue appartient désormais à l'histoire : certains phénomènes, qui s'amorçaient à peine alors, comme l'émigration permanente aux États-Unis, se sont accélérés – entre autres raisons, sous l'effet de la crise profonde qui a traversé l'Amérique centrale – au point de transformer les villages de pêcheurs et d'horticulteurs en « base identitaire » d'une population qui réside désormais majoritairement dans les villes et à l'étranger. Les conséquences sur l'environnement forestier de la côte sont importantes, comme nous le verrons.

La perspective que j'adopterai ici est celle de l'écologie politique, qui veut embrasser à la fois les rapports multiples qu'une société entretient avec son environnement, d'une part, et ceux que les humains entretiennent entre eux, tant sur le plan économique que politique et symbolique, d'autre part. Contrairement à ce que postulait l'écologie culturelle, très en vogue à l'époque, ces rapports ne sont ni harmonieux ni statiques, mais bien contradictoires et dialectiques. L'écologie politique est matérialiste, mais, à la différence du marxisme classique, elle ne pose pas la détermination de l'économique sur les autres niveaux ; les représentations que se font les humains et les rapports de pouvoir qu'ils ont entre eux, bien qu'influencés par leur condition matérielle, jouent également un rôle fondamental. C'est pourquoi, comme le dit Arturo Escobar, l'écologie politique est « l'étude des multiples articulations entre l'histoire et la biologie et des inévitables médiations culturelles à travers lesquelles s'établissent ces articulations » (Escobar 1999 : 280). Elle requiert l'articulation du niveau local, où travaille de préférence l'ethnologue, avec le global, dont s'occupent traditionnellement l'économiste et le sociologue. L'écologie politique est aussi très rapprochée de l'« ethnoécologie », telle que définie par Victor Manuel Toledo (1992).

Ma question de départ était la rareté fréquente d'aliments, dans une société qui vivait dans un milieu naturel luxuriant, et qui semblait pourvue d'une technologie agricole très productive, fondée sur l'écobuage, que venait compléter l'exploitation des ressources maritimes. Précisons tout de suite que ces pénuries n'avaient rien de dramatique : les Garifunas sont généralement bien portants, voire costauds. Elles surprenaient cependant un jeune étranger candide, provenant d'un pays où ce sont surtout les surplus agricoles qui donnent des mays de tête aux producteurs. Dès que je pus bredouiller le traditionnel *Ídara biña?* ('Comment ça va?'), je notai qu'on me répondait

souvent : *Gudemétiwa, Féduru. Úati údure, úati fagúdiya!* ('Nous sommes tristes, Pedro, il n'y a pas de poisson, pas de végétaux!') Les Garifunas distinguaient toujours avec précision les aliments végétaux de base, soit le manioc et les bananes (gar. *fagúdiya*, esp. *bastimento*), du couple poisson-viande (*údure*), les deux éléments étant jugés indispensables à tout vrai repas (Beaucage 1970 : 260-291). Si je pouvais comprendre aisément comment un mauvais temps persistant interdisait aux pêcheurs de prendre la mer, je m'expliquais mal la rareté périodique des produits agricoles, surtout dans les grosses agglomérations, alors que la terre est abondante et que les musacées et le manioc peuvent donner, en principe, toute l'année. En outre, bien que les Garifunas aient participé depuis deux siècles, comme travailleurs salariés surtout, et parfois comme petits producteurs marchands, à l'économie monétaire, le système d'échanges locaux semblait fonctionner selon d'autres règles que celles du marché : mes tentatives d'acheter de la nourriture étaient souvent vaines, et mes interlocuteurs se fâchaient si je proposais d'augmenter les prix (Beaucage 1995).

Leurs voisins ladinos, métis hispanophones qui habitent l'intérieur immédiat, avaient une explication simple pour cela : « Ils sont paresseux et imprévoyants. » Bien sûr, je n'acceptais pas cet énoncé qui allait à l'encontre du principe de relativisme culturel, l'un des fondements de l'anthropologie du *xx^e* siècle. Je décidai de prendre ce paradoxe apparent (la rareté au pays de Cocagne) comme point de départ de mes recherches sur l'anthropologie économique des Garifunas. Une première enquête, réalisée en août 1963 dans la grosse bourgade de Limón, fut approfondie lors d'un séjour de dix mois, en 1966 et 1967, dans le petit village de Bataya, (Departamento de Colón)². En même temps, ma femme et moi étions engagés dans deux projets de développement local : développement communautaire à Limón (santé, éducation, agriculture) et coopérative de producteurs de riz à Bataya. Cet engagement comportait à la fois des avantages et des inconvénients. D'une part, Elena et moi, nous nous trouvions inclus dans un réseau très dense de rapports avec l'ensemble – ou presque – des acteurs sociaux locaux, et nous pouvions peu à peu cerner, tant par la conversation que par l'observation directe, la qualité des échanges symboliques et matériels entre les villageois. Au moins autant que par l'application de mes questionnaires sur les surfaces défrichées, plantées et récoltées³, c'est en arpentant la forêt avec les Garifunas, et en causant dans les villages pendant qu'ils ravaudaient leurs filets ou jouaient aux dominos que j'ai rassemblé ces histoires qui ont fini par me donner une image assez complète de leurs rapports à leur double environnement, forestier et maritime. D'autre part, cependant, la proximité prolongée sur le plan quotidien et les rapports très chaleureux développés pendant notre séjour m'ont sans doute porté à minimiser les contradictions existantes au sein des communautés. Or, nous verrons que certaines de ces contradictions se sont développées à moyen terme, au point de remettre en cause l'équilibre socioculturel et écologique que nous observions.

LES GARIFUNAS ET LA CONSTRUCTION D'UN ÉCOSYSTÈME

Les rapports que les Garifunas du Honduras entretiennent avec leur environnement est le produit de deux siècles d'interactions et d'adaptations multiples. Les relations laissées par les administrateurs et les voyageurs qui les ont connus, tant dans les Petites Antilles qu'après leur arrivée sur la côte centraméricaine,



Femmes garifunas de retour des plantations, Limón, 1964
(Photo Pierre Beaucage)

permettent de retracer les grands traits de cette dynamique (Rochefort 1665; DuTertre 1667-1671; Labat 1742; Young 1801; Young 1842; Conzemius 1930).

Les Garifunas, autrefois appelés *Black Carib* ou Caraïbes noirs, sont au nombre d'environ 80 000 et habitent dans un chapelet de villages le long de la côte de l'Amérique centrale, depuis le Belize, au nord-ouest, jusqu'au Nicaragua, au sud-est, la majeure partie étant concentrée dans la république du Honduras. Ils forment aussi d'importantes communautés dans les ports et les villes du Honduras et du Guatemala, ainsi que, depuis les années 1960, à la Nouvelle-Orléans, à New York et à Los Angeles. Produit du métissage, dans l'île Saint-Vincent (*Yurumai*), entre des Noirs en fuite et les Amérindiens calliponas, ils furent déportés sur la côte centraméricaine par les Britanniques en 1796 (Taylor 1951; Beaucage 1966; Gonzalez 1988). Dès avant la déportation, trois siècles de contacts intermittents et mouvementés avec les Espagnols, d'abord, puis avec les Français et les Anglais, avaient entraîné des changements importants dans leur organisation sociale et dans leur culture. À Saint-Vincent, en 1791, ils vivaient encore dispersés dans des grandes maisons ou *garbets*, placés sous l'autorité d'un aîné entouré de ses fils et gendres. Ils avaient préservé leur langue, la culture – féminine – du manioc, leurs habiletés pour la pêche et la navigation et leur division sexuelle du travail. Ils connaissaient et utilisaient désormais les armes à feu, des outils comme la hache d'acier, la machette et la houe, et des animaux domestiques comme la volaille et les porcs (W. Young 1801). Si la hache et la machette permirent aux hommes d'accroître les défrichements et de commencer la culture commerciale du coton, l'utilisation de la houe pour les cultures vivrières, par les femmes, permit dès l'époque insulaire une intensification de l'utilisation du sol. Encore aujourd'hui, les horticultrices tirent de leurs minuscules essarts (entre un seizième et un quart d'hectare) de quoi assurer une part substantielle de la subsistance de leurs familles.

En même temps qu'ils adoptaient au moins formellement le catholicisme, les Garifunas abandonnaient l'anthropophagie rituelle, qui les avait d'abord rendus célèbres auprès des Européens, et transformaient puis mettaient de côté leur organisation militaire (Beaucage 1982). Ils surent la faire renaître, cependant, le temps d'un dernier soulèvement contre les colons britanniques, soulèvement qui les rendit maîtres de l'île pendant un an, en 1796. Après leur défaite, les autorités coloniales décidèrent de les exiler en direction de l'Amérique centrale.

Les quatre mille déportés ne demeurèrent pas longtemps sur l'île de Roatán, où les Britanniques les avaient parqués. La tradition orale veut qu'ils n'y trouvèrent pas le palmier corozo (*Gar. yawara*, *Attalea cohune*) dont les feuilles sont nécessaires pour couvrir les demeures. Gardant précieusement les fagots de boutures de manioc que les Anglais leur avaient permis d'emporter avec eux, ils fabriquèrent des radeaux et passèrent à la côte (Beaucage 1966). Cette dernière était alors pratiquement déserte, entre la

ville-garnison espagnole de Trujillo, à l'ouest, et les terres occupées par les Miskitos, alliés des Anglais, près du rio Coco à l'est (voir carte)

Le nouveau milieu était assez différent de celui des Petites Antilles. La saison des pluies, qui débute en mai, amène des précipitations beaucoup plus importantes – généralement supérieures à 2000 millimètres sur la côte – et se prolonge jusqu'en février, au lieu de se terminer dès octobre. Les défricheurs ne disposent donc que d'une courte période pour faire le brûlis, soit les mois de mars et avril. Les vents d'est (esp. *brisa*) dominant généralement, mais à partir de septembre on peut craindre des vents violents du nord (esp. *nortes*) ou des vents d'ouest (esp. *viento abajo*) qui peuvent interdire tant la navigation que la pêche en mer. La végétation d'origine est la forêt néo-tropicale, avec des espèces emblématiques comme l'acajou (*Swietenia macrophylla*), le cèdre (*Cedrela odorata*), la sapotille (*Pouteria sapota*), le bois de fer (*Dialium* spp.), le palmier corozo (*Attalea cohune*), le chou-palmiste (*Roystonea regia*) et qui soutiennent une imposante population d'épiphytes. Le sous-bois est occupé par diverses espèces de palmes, souvent épineuses, comme le huiscoyol (*Bactris horrida*) et des monocotylédones à larges feuilles (*Heliconia* spp.). Quant à la faune, plusieurs espèces, comme le jaguar (gar. *gáigusi*, *Felis onca*), le lémentin (gar. *manadi* - *Trichechus manatus*), l'alligator (gar. *agare*, *Crocodylus moreleti*), le chevreuil (*Mazama americana*), ont pratiquement disparu de la zone côtière au xx^e siècle, du fait de la chasse excessive; on retrouvait encore en abondance des pécaris (*Pecari tayassu*) et certains petits mammifères, comme le coati (*Nasua narica*), l'agouti (*Dasyprocta punctata*) et le paca (*Cuniculus paca*). Les eaux étaient assez poissonneuses et quelques heures de pêche à la seine rapportaient une bonne quantité de maquereaux (*Scomberomorus maculatus*) et de *jureles* (*Caranx* spp.). Les tortues de mer, devenues rares, n'étaient plus capturées au filet, comme autrefois, mais on cueillait les œufs qu'elles enfouissent dans le sable de la plage. Près des



La « grand'rue » d'un village garifuna, Pueblo Nuevo, 1966
(Photo Pierre Beaucage)

embouchures de rivières et des fleuves, on pêchait au harpon le *robalo* (*Centropomus* spp.) et même parfois le mэрou (*Epinephelus* spp.) et le *sábalo* (*Megalops atlantica*), tandis que l'eau saumâtre des lagunes était riche en crabes (gar. *huru* - *Callinectes sapidus*) et en menu fretin, sur lequel se rabattaient les pêcheurs – et leurs épouses – lorsque le mauvais temps empêchait de sortir en mer.

Sur le plan topographique, à l'exception de quelques promontoires, autour de Trujillo et près de Punta Piedra et Cusuna, à l'est, le littoral, avec ses lagunes, ses estuaires et ses marécages, se prête assez mal à la culture de base, le manioc, qui requiert des sols légers et bien drainés. Certains des nouveaux arrivants s'établirent près des Espagnols, à Trujillo (Gonzalez 1988). Ils y formèrent deux quartiers à eux, à l'écart de la majorité hispanophone.

D'autres préférèrent des collines situées plus à l'est et y fondèrent plusieurs établissements qui devinrent des villages : Punta Piedra (*Ichogo dibugati*), Cusuna (*Gusunáugati*), Ciriboya (*Mañali*), Irióna (*Íriuna*), La Punta (*Lichoguagu*), dans un habitat qui leur rappelait celui de Saint-Vincent (Beaucage 1966) [voir carte] : des terres bien drainées pour le manioc, de la glaise pour fabriquer le torchis des murs, des bosquets de corozo

pour couvrir les maisons, et même des sources d'eau fraîche pour la baignade traditionnelle de l'aube. On peut considérer que c'est dans ces petites agglomérations que la culture ainsi que le mode insulaire d'exploitation du milieu se sont le moins transformés. Pendant que les femmes poursuivaient la culture du manioc et la fabrication de l'aliment-emblème, la cassave, les hommes s'intégraient rapidement aux activités de marché, comme le travail salarié migratoire, la pêche à la seine et le cabotage : leurs pirogues à voile emportaient jusqu'au Belize le riz, le poisson séché et la salsepareille (*Smilax* spp.) et en rapportaient les biens manufacturés importés d'Angleterre. Cette division sexuelle du travail déborde largement le domaine économique. Aux hommes furent confiés les rapports avec l'extérieur : ils devinrent bilingues, apprirent à lire et s'initiaient à des métiers nouveaux. Les femmes, qui demeuraient dans les villages eurent pour fonction de reproduire la langue et la culture.

À partir des premières habitations dispersées, les villages prirent progressivement l'allure typique du village linéaire en front de mer. Les femmes cultivèrent d'abord le manioc dans les environs immédiats, tandis que les hommes pêchaient à proximité. Avec l'usure du sol et l'accroissement de la population, les



La cuisson des galettes de manioc, Bataya, 1966
(Photo Pierre Beauceage)

habitants de chaque village prirent l'habitude de faire un grand brûlis collectif dans les collines : une fois terminé le travail des hommes, les femmes se partageaient l'essart en parcelles quadrilatérales, souvent délimitées par des troncs d'arbres, qu'elles cultivaient pendant deux ou trois ans. Le regroupement permet, dit-on, de diminuer les dommages faits par des bandes de pécaris qui peuvent parfois dévaster entièrement un jardin de manioc isolé ; dans le brûlis collectif, il y a toujours quelqu'un qui va travailler à son jardin, ce qui éloigne les bêtes sauvages. Les autres cultures sont très peu répandues. Quelques hommes font de petites bananeraies, en préservant l'ombrage, pour éviter que les plants ne périssent pendant la saison sèche. La rotation des jardins collectifs est progressivement venue à bout du couvert forestier originel, remplacé par une repousse diversifiée. Le manioc, peu exigeant, se contente de jachères brèves, mais on évite les terrains envahis par les graminées, signe d'usure extrême. Un signe du recul de la forêt dans la zone des collines était, lors de mon séjour, la durée des déplacements des femmes pour la collecte du bois de feu : les premiers arbres utiles se trouvaient désormais à trois heures de marche des villages.

La forme la plus réussie d'adaptation au milieu côtier provint cependant d'une tout autre direction. Peu de temps après la déportation, un contingent partit vers l'est jusqu'au pays des Miskitos⁴, où il découvrit ce peuple, qui lui rappela les Arawaks, leurs ennemis d'autrefois dans les Îles, et auxquels ils appliquèrent d'ailleurs le nom *idudu* ('ennemis'). Ils y connurent une tout autre manière d'utiliser l'environnement. Les Miskitos du littoral pratiquent en effet le double habitat, alternant entre leurs villages côtiers, situés près des embouchures et des lagunes où ils s'adonnent à la pêche et aux activités rémunérées, et des habitations dispersés le long des rivières, où ils chassent et font leurs plantations, profitant du sol surélevé et fertile des berges (Beauceage 1993). Pour les Garifunas, il n'était

pas question de s'éloigner de la mer pendant de longues périodes, puisque c'est elle qui fournit le poisson quotidien et permet les échanges maritimes⁵. Ils revinrent vers l'ouest, mais fondèrent cette fois des agglomérations à l'embouchure des fleuves et des rivières tout au long du *no man's land* qui séparait les zones d'influence espagnole et britannique et commencèrent la mise en culture du nouveau milieu. Ces villages adoptèrent significativement les noms des cours d'eau adjacents, en langue paya et en espagnol, contrairement à la toponymie garifuna qui prévaut dans la zone des collines.

À l'ouest de Trujillo, les Garifunas remontèrent la côte jusqu'au Honduras britannique. Des agglomérations autochtones (*Garifunagei*) parsemèrent rapidement ce parcours. Tout comme dans la partie orientale, les Garifunas semblent avoir nettement préféré former leurs propres établissements plutôt que de coexister avec d'autres groupes ethniques dont le mode de vie leur semblait par trop différent du leur. Ils purent y perpétuer des traits fondamentaux de

leur culture, comme la langue, le chamanisme et une division sexuelle du travail qui leur est propre.

La mer, où les Garifunas évoluaient particulièrement à l'aise, n'était pas que pourvoyeuse d'aliments. Elle les mettait en contact avec des centres de production capitaliste, chantiers de coupe de bois, puis plantations bananières, qui étaient à court de main-d'œuvre sur une côte très peu peuplée. Dès 1804, on retrouve des *Black Carib*, employés à la coupe des bois précieux au Honduras britannique (Taylor 1951). Quelques décennies plus tard, c'est au Nicaragua qu'ils s'emploient aux mêmes tâches. La division traditionnelle du travail, qui laisse aux femmes la production vivrière (sauf l'abattage et le brûlis), libérait les hommes pendant de longues périodes. En l'absence de débouché pour la production agricole, c'est le travail salarié migratoire qui permettait aux jeunes hommes de ramasser les biens requis pour établir un foyer : outils, tissus, casseroles... Au milieu du XIX^e siècle, l'Anglais Thomas Young (1851) note la facilité avec laquelle les hommes garifunas apprennent des métiers nouveaux. En 1855, le journaliste états-unien Ephraim Squier (chargé par son gouvernement de « reconnaître » l'Amérique centrale) affirme que les « trois mille Caraïbes noirs » sont la seule main-d'œuvre disponible pour d'éventuelles entreprises étrangères sur la côte (Squier 1888). Il s'établira dès cette époque une relation étroite entre les communautés garifunas et le capital extractif alors en pleine expansion. Pour ce dernier, les villages reproduisaient à faible coût – en bonne partie grâce au travail agricole des femmes – une main-d'œuvre masculine spécialisée et non spécialisée : aussi apte à abattre des troncs énormes dans les forêts du Belize que, plus tard, à cultiver les bananiers dans les vastes plantations de la United Fruit et de la Standard Fruit ou à travailler comme chauffeurs, mécaniciens, électriciens. Pour les villageois, les séjours dans les chantiers, les plantations, les ports, étaient l'occasion de se procurer les biens manufacturés désormais indispensables à la

reproduction matérielle et symbolique du groupe. La hache d'acier, la machette et la houe étaient désormais nécessaires pour l'agriculture et le travail en forêt; les vêtements occidentaux et autres biens manufacturés l'étaient tout autant à la reproduction des rapports sociaux, depuis la famille jusqu'à la rétribution du chamane (*buyei*). En outre, les travailleurs, une fois de retour, adaptaient certaines des nouvelles habiletés apprises à l'extérieur à la transformation de la vie villageoise : c'est ainsi que dans les années 1960 des maisons sur pilotis, aux toits de zinc, remplaçaient progressivement les maisons traditionnelles au sol de terre battue et aux toits de palme.

Au sein de la nouvelle économie de la côte centraméricaine, les villages des lagunes et des embouchures connurent une croissance plus rapide que ceux qui s'installèrent au pied des collines, en fonction du vaste réseau hydrographique qu'on pouvait atteindre et exploiter en pirogue. Les familles fondatrices s'établirent près de la plage, là où quelques centaines de mètres seulement séparent la mer de la lagune. On préserva près du bord de mer une bande d'arbustes, constituée surtout d'hicacos (gar. *igagu*, *Chrysobalanus icaco*) et d'uvras de la playa (gar. *baibai*, *Coccolobia uvifera*). La terre défrichée autour des habitations était plantée en manioc, dans lequel on intercala des cocotiers (gar. *fáluma*, *Cocos nucifera*), ce qui transforma peu à peu le littoral en une plantation continue, qui marquait – jusqu'à l'épiphytie des années 1970 – l'œcoumène garifuna. Tout l'espace compris entre la mer et les lagunes devint la propriété des familles et fut transmis en héritage tout comme les lots d'habitation (*solares*).

Pendant ce temps, les hommes exploraient peu à peu l'arrière-pays en parcourant les nombreux cours d'eau proches, tant qu'ils étaient navigables en pirogue de mer (*guriara*). Contrairement aux Miskitos, en effet, les Garifunas n'utilisent pas la pirogue de rivière (*pitpan*), dont la proue en forme de cuiller glisse sur l'eau et permet de remonter même une rivière au courant rapide, en se propulsant avec une perche (*palanca*). La *guriara*, propulsée à l'aviron et dont la proue taille-mer est faite pour fendre les vagues, navigue mal à contre-courant et se trouve restreinte aux lagunes et aux zones proches des embouchures. Les Garifunas ne voulaient d'ailleurs pas aller plus loin, soucieux qu'ils étaient de rentrer chaque soir dans les villages. Et puis, la forêt éloignée de la côte est enchantée : les grottes profondes sont habitées par des ogres (*sisimidi*) et on y entend parfois des cris « comme ceux de travailleurs qui ont fini leur journée et s'appellent ; ce sont les anciens esclaves qui sont morts par là⁶ ».

Malgré cette limite, un important terroir devenait ainsi disponible pour la chasse, la collecte des produits forestiers d'écobuage, pour les villageois situés aux embouchures de rivières importantes, comme Limón et Aguán. Les produits agricoles et le bois de feu pouvaient être désormais transportés par voie fluviale, au prix d'un moindre effort. Le seul plafond pour l'accroissement démographique de ces communautés était le temps de navigation nécessaire pour se rendre quotidiennement aux jardins. Il semble que trois heures de pirogue représentent une limite absolue. Dans les plus petites agglomérations de l'Est, comme Iriona, Sangrelaya, Tocamacho, Bataya, habitées par moins de cinq cents personnes, les paysans trouvaient généralement des sites à une heure d'aviron.

L'écologie politique de la plaine côtière du Honduras fut bouleversée à partir de 1900, lorsque des compagnies américaines, qui avaient commencé dès la fin du XIX^e siècle à acheter

des bananes de petits producteurs locaux, décidèrent de produire elles-mêmes les fruits et obtinrent pour ce faire de vastes concessions de terres, du Guatemala à la Colombie. La Cuyamel Railroad, puis la United Fruit et la Standard Fruit se partagèrent la côte hondurienne, aménagèrent des ports, installèrent de vastes plantations et construisirent même un chemin de fer qui traversa la Mosquitia. Pour les Garifunas de la région, cela signifiait de l'emploi en abondance dans les *campos bananeros*, à proximité des villages. Leur expérience antérieure en faisait aussi des travailleurs recherchés dans les villes portuaires et sur les navires de la Great White Fleet. Mais la demande de main-d'œuvre était telle que les compagnies eurent recours également à des travailleurs antillais (surtout de la Jamaïque) et incitèrent, avec un succès croissant, les Métis hispanophones de l'intérieur du pays à venir s'établir sur la côte. C'est également au cours de cette période que de nombreuses femmes garifunas décidèrent de suivre leurs maris dans les baraquements où les *bananeras*, désireuses de stabiliser leur main-d'œuvre, acceptaient désormais les familles. Même si elles retournaient généralement s'établir dans les villages après quelques années, elles aussi avaient pu se familiariser avec la consommation de masse, selon la version disponible dans les *comisarias* (magasins de la compagnie) : des parapluies aux tissus multicolores, de la farine de blé au sucre en cubes ! Les hommes se souviennent encore du travail intense : « Celui qui n'a pas travaillé dans les plantations de la United ne connaît pas la valeur de l'argent. » Cependant, on se souvenait surtout de l'abondance, et mes interlocuteurs les plus âgés évoquaient avec nostalgie cette période. C'est l'époque où des commerçants ladinos vinrent s'établir dans les villages pour offrir des produits de consommation courante, qu'il fallait autrefois commander aux patrons des goélettes. En plus de l'argent, les commerçants acceptaient comme paiement les noix de coco et de corozo ainsi que le riz, en saison, qu'ils revendaient à l'extérieur.

L'âge d'or des compagnies bananières prit fin assez brusquement juste avant le second conflit mondial, quand la *sigatoka*, ou « maladie de Panama », se propagea dans les plantations centraméricaines. La United Fruit décida alors de fermer entièrement ses plantations de la côte Nord-Est, tout en réduisant et en réorientant sa production ailleurs au pays ; elle déplaça une bonne partie de ses activités sur la côte de l'Équateur, épargnée par l'épiphytie. On ferma le port le plus rapproché de la Mosquitia, Puerto Castilla, et l'on enleva même le chemin de fer qui desservait la partie orientale de la côte.

Les travailleurs garifunas réagirent diversement à ce bouleversement. La plupart de ceux qui étaient établis dans les villes portuaires y demeurèrent et cherchèrent d'autres emplois, sur les quais et dans la marine marchande. Beaucoup d'ouvriers agricoles des plantations revinrent vers les villages, surtout vers ceux des embouchures, où les possibilités agricoles leur semblaient supérieures. Ils remplacèrent les plantains (*M. paradisiaca*), trop fragiles à la *sigatoka*, par des bananiers à fruit plus petit (*M. sapientum*), comme les variétés *chata* et *guineo*, plus résistants. D'autres, qui avaient hérité de terrains près de la plage, replantèrent les cocoteraies pour se consacrer à la production de copra, qu'emportaient les petits schooners (*goletas*) qui sillonnaient à nouveau la mer depuis l'abandon du chemin de fer. C'est dans ce contexte de redéploiement du capital et de retour à la terre que s'effectua ma recherche de terrain.

Je m'attarderai maintenant aux gens de lagunes et de rivières car, en plus du fait que j'y ai séjourné le plus longuement (à

Limón et Bataya), c'est là que la gestion des ressources forestières est la plus importante et la plus diversifiée.

LA FORÊT ET SA GESTION PAR LES GENS

DE LA RIVIÈRE

Comme je l'ai mentionné plus haut, le rapport idéal des Garifunas à la forêt est avant tout déterminé par une norme culturelle : la forêt est à tous et chaque lopin « appartient à qui le travaille ». Ce droit ne dure que tant qu'on peut y observer la marque du travail, c'est-à-dire tant qu'en subsistent les fruits : la récolte sur pied, bien sûr, puis, quand la terre est laissée en jachère, les boutures de manioc, les surgeons de bananiers ou les arbres fruitiers. Lorsque la repousse a supprimé ces traces, chacun est autorisé à défricher à nouveau. Cette tradition culturelle reçut au Honduras une confirmation juridique, lors de l'attribution de terroirs collectifs inaliénables (*ejidos*) aux communautés paysannes, sous la présidence de Valle, à la fin du XIX^e siècle. En l'absence d'autres requérants, les collectivités garifunas demandèrent et obtinrent rapidement l'inscription de leurs terres à ce titre. La coutume juridique traditionnelle ne reconnaît qu'un droit d'usufruit aux cultivateurs individuels, qui peuvent cependant aliéner, par la vente ou l'héritage, les « améliorations » (*mejoras*). En outre, elle donne priorité à l'agriculture sur l'élevage⁷. Les quelques éleveurs, comme Benito, doivent parquer leur bétail dans des endroits séparés des cultures par un cours d'eau. L'année de mon séjour à Bataya (1966-1967), les éleveurs de porcs avaient dû se résigner à construire des enclos (*chiqueros*), pour leurs bêtes, car les femmes, devant les dommages causés par les pécaries dans les plantations de brousse, avaient décidé de planter le manioc près du village.

Une telle conception est souvent source de conflit avec leurs voisins, miskitos et ladinos. Les premiers, s'ils pratiquent une horticulture sur brûlis assez similaire à celle des Garifunas, possèdent davantage de bétail, qu'ils laissent errer à l'aventure près du bord de mer tout comme dans les savanes arborées de l'intérieur (gar. *gidúru*, esp. *llano*). Sans enclos, les vaches détruisent aisément toute plantation de manioc ou champ de maïs. Dans le seul village où les deux groupes ethniques coexistent, Plaplaya, les Garifunas ont dû se résigner à des essarts éloignés. La contradiction est plus aiguë encore avec les Ladinos. Ces derniers, pour la plupart des travailleurs originaires de l'intérieur du pays, mis à pied lors du retrait définitif de la United Fruit de la région, dans les années 1950, considéraient que la terre qu'ils défrichaient est leur propriété privée. Après y avoir planté du maïs, des haricots et du riz, ils sèment du fourrage, et les plus aisés les entourent de barbelés. Or ces pâturages chevauchent très souvent le terroir collectif des communautés côtières, surtout les sols mieux drainés de l'intérieur. Si les Garifunas consentent volontiers à ce que des Ladinos fassent des essarts dans leurs *ejidos*, ils s'opposent à toute aliénation permanente du sol. Il s'ensuit des conflits larvés, qui peuvent éclater lorsque de ces modernes *enclosures* affectent des terres de bonne qualité et accessibles aux villageois⁸. Le fait que les horticulteurs garifunas, comme tous les écoboueurs, n'utilisent à un moment donné qu'une faible partie du terroir forestier, les rend plus vulnérables aux empiètements des Ladinos, qui voient leur nombre s'accroître par un afflux constant de nouveaux colons venus de l'intérieur.

Pour leur part, les Garifunas exploitent la forêt bien au-delà des essarts. Au moment de l'enquête, on obtenait de celle-ci : le bois de feu, le bois d'œuvre pour les maisons et les pirogues, les

lianes pour assembler les charpentes, le gibier, les noix et les palmes de corozo, et diverses plantes de sous-bois : le *Desmoncus schippii* (gar. *gówere*, esp. *balairé*) pour le tressage des paniers, des tamis et des presses à manioc ; les roseaux (*Ginerium sagittatum*) pour des nattes, l'*Hibiscus tiliaceus* (gar. *baiñu*, esp. *majao*) pour tresser des cordes, le balissier (gar. *gásibu*, esp. *bijao*, *Calathea insignis*) dont les larges feuilles servent à imperméabiliser les paniers couverts qu'on emporte en mer (*yamadi*)... Sur certains sites privilégiés, on allait ramasser la glaise pour faire le sol des maisons et même des silex qui, fragmentés, seraient incrustés dans les planches pour en faire des râpes à manioc. En raison de la plus grande facilité du transport fluvial, l'intensité de l'utilisation de ces diverses ressources ne décroissait pas tant en fonction de la distance absolue par rapport au village qu'en fonction de la distance par rapport au réseau hydrographique : « Il n'y a plus de lianes », disent certains. Mais croient-ils pouvoir les cueillir assis dans leur embarcation ? »

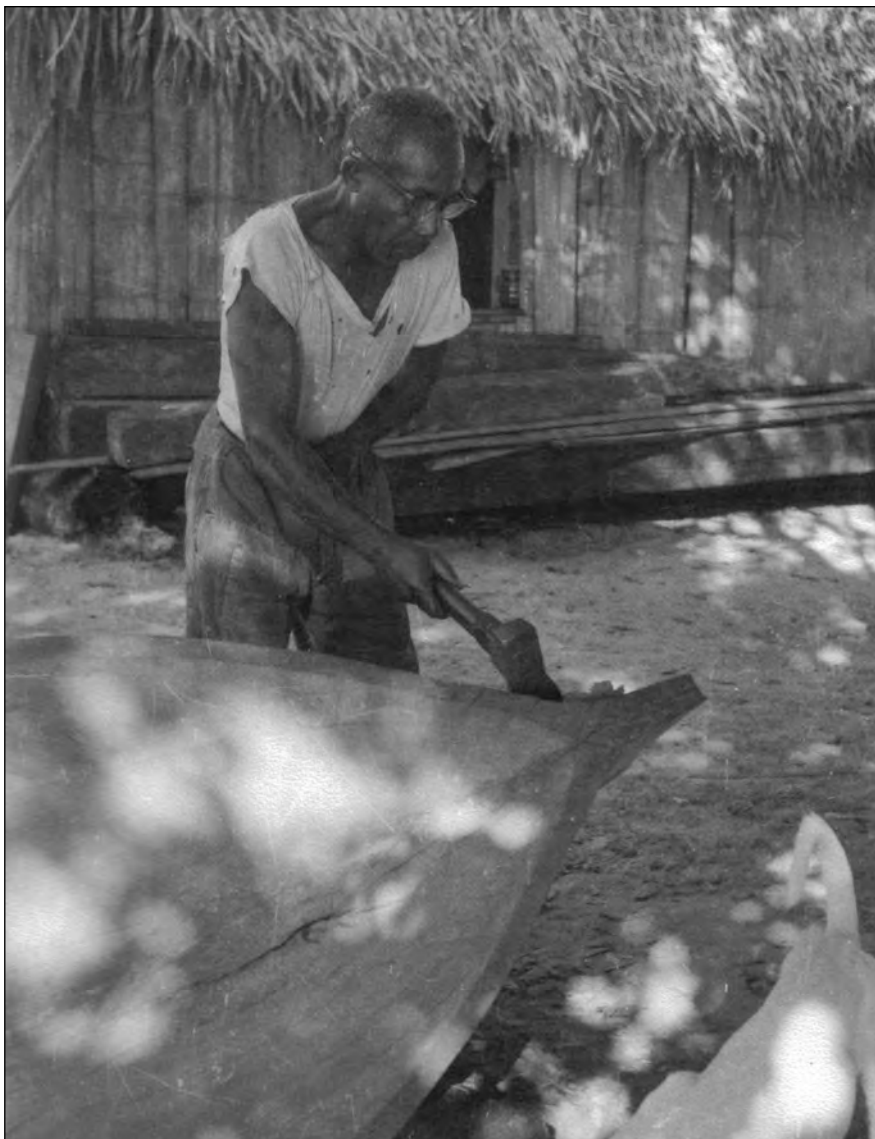
L'utilisation et la gestion des ressources forestières étaient aussi fortement médiatisées par la division du travail assez stricte entre les sexes (Beaucage 1989). Les femmes étaient directement engagées dans la cueillette et, surtout, dans l'horticulture. En effet, elles seules plantaient le manioc (gar. *gain*, esp. *yuca amarga*, *Manihot utilissima*), à partir de boutures obtenues dans les jardins existants. Après neuf mois de croissance des plants (le parallèle avec la gestation n'est pas considéré comme dû au hasard), commençait la récolte hebdomadaire qui se poursuivrait, selon la taille de l'essart, quelques mois, ou toute une année. Une fois la semaine, après avoir râpé les racines et pressé la pâte pour en extraire l'acide cyanhydrique, elles faisaient cuire la farine tamisée sur une grande platine de fonte pour en obtenir les grosses galettes de cassave (*ereba*). Tous sont convaincus que les femmes « ont la main bonne pour le manioc » (*tienen buena mano para la yuca*) et, sauf pour le défrichage et le brûlis, elles contrôlent toute la chaîne de production de cet aliment de base (Beaucage 1970). Dans l'essart, les femmes plantaient également, en proportion beaucoup moindre, une autre variété de manioc (*Manihot esculenta*, gar. *gain bimeti*, esp. *yuca dulce*), des ignames (*Dioscorea sativa*, gar. *yamei*; *D. trifida*, gar. *guchú*), la malanga (*Xanthosoma sagittifolia*, gar. *wahō*). Les troncs qui restaient du brûlis, généralement de petite taille, seraient tronçonnés et rapportés au village comme bois de feu.

Jusqu'à ce que la scolarisation se généralise parmi les jeunes filles, dans les années 1960, la femme commençait à s'initier à ces tâches dès l'adolescence, en accompagnant sa mère en brousse. Et, avant même la construction d'une hutte de palmes, sa première demande à un partenaire stable était de lui défricher un essart pour planter du manioc, de préférence près de ceux de sa mère et de ses sœurs. Les jardins où elle cultive le manioc sont souvent assez rapprochés des villages. En effet, la plante donne bien dans des sols légers et bien drainés et elle se contente de jachères de quatre à six ans (gar. *musugu*, esp. *gamil*). En outre, si les essarts sont à proximité des lieux habités, ils sont davantage protégés contre les dommages des pécaries. Lorsque les femmes s'aventurent plus loin en forêt, c'est soit qu'elles se rendent en groupe pour faire la collecte des noix de corozo (gar. *yawara*, *Attalea cohune*), soit qu'elles accompagnent leurs maris dans leurs plantations pour y récolter les bananes et plantains (gar. *bimina*, *baruru*, *Musa* spp.) ou, en saison, le maïs (*Zea mays*, gar. *awasi*) ou le riz (*Oryza sativa*, gar. *ri*). C'est dans ces derniers essarts, qui ont été arrachés à la forêt, qu'elles trouveront davantage de bois de feu à ramasser.

Les femmes définissaient de façon ambiguë le travail en brousse. D'une part, il était réputé « sain » : « Je deviens malade, si je reste au village ! Je ne sais comment font les Ladinass ! » En même temps, elles étaient plus promptes que les hommes à relever les dangers que représente la forêt : « Nous marchons pieds nus. Il est facile de se faire mordre par un serpent ou piquer par un scorpion ! C'est pour ça que nous voulons que nos jardins soient toujours propres. » Symboliquement, les femmes étaient associées au centre et à la *périphérie proche* de l'espace social, c'est-à-dire à la fois à l'espace domestique/villageois et à l'espace « propre » du champ de manioc, qui représente une transformation temporaire du milieu forestier ; à la terre battue du logis correspond le sol entièrement dégagé du jardin. La collecte des noix de corozo les entraîne certes plus loin en forêt, généralement en groupes, mais les bosquets de palmiers sont relativement connus et fréquentés, puisqu'on y coupe aussi les palmes qui servent à couvrir les demeures. Les noix oléagineuses devaient ensuite être séchées, et la cosse, broyée : les commerçants locaux les troquaient contre des biens d'usage courant comme le sel ou le kérosène, et les expédiaient en bateau vers les huileries du port le plus rapproché.

À l'opposé, les hommes sont identifiés à la fois à la mer et à la forêt, donc à la *périphérie éloignée* de l'espace socialisé. C'était aussi le cas pour la ville, à l'époque où seuls les hommes émigraient.

La description de la pêche pratiquée par les Garifunas, à la seine, à l'épervier, au harpon et à la ligne, nous entraînerait loin de notre propos (voir Beaucage 1970 : 132-141). Soulignons cependant que c'est l'importance de cette activité qui les a retenus historiquement près de la mer, les incitant à un type d'exploitation des ressources forestières fort différent de celui qui prévaut chez les Ladinass, dispersés dans l'*hinterland*, et chez les Miskitos, qui pratiquent le double habitat dans la région adjacente à l'est (Conzemius 1935 ; Beaucage 1993). Un mythe que j'ai recueilli à Bataya donne d'ailleurs un rôle central à la pêche en ce qui touche les origines du chamanisme, de la négritude et même de la technologie du manioc (Beaucage 1988). Soulignons qu'à l'opposé des ressources maritimes, que contrôle *labúreme údure* (le 'maître des poissons'), la forêt ne semble pas placée sous le contrôle d'un esprit tutélaire unique. Le points d'eau sont hantés par des esprits féminins maléfiques (*atrayuma*, la 'sirène'), les grottes servent de refuge au *sisimidi*, un ogre qui peut enlever les jeunes femmes, et un chasseur m'a affirmé avoir croisé un jour *labúreme gegéu*, le 'maître des pécaris', qui emporta sur son épaule cinq bêtes qu'il venait d'abattre.



Artisan garifuna qui met la dernière main à une pirogue. Grossièrement évidé en forêt, le tronc est halé au village, où l'on termine le fuselage de la coque et l'éminçage des parois, Bataya, 1966 (Photo Pierre Beaucage)

L'opposition entre le travail de la mer et le travail de la brousse est très nette. Les jeunes hommes préféraient la pêche, travail jugé léger et au rendement immédiat, aux tâches agricoles. Il se développait ainsi des réseaux entre eux et des maisons où l'on se consacrait davantage à l'agriculture : en l'absence de numéraire, on troquait le poisson contre la cassave ou des régimes de bananes... si ce n'est contre un verre de *chicha* ou de rhum de fabrication locale.

De même que les pêcheurs et navigateurs connaissaient les courants, récifs, falaises et hauts fonds marins, les activités des chasseurs, des bûcherons et des agriculteurs définissaient des périmètres irréguliers qui marquaient les limites de l'espace socialisé autour du réseau hydrographique attenant à chaque agglomération. Le périmètre le plus inclusif était défini par les chasseurs. Encore plus que de poisson, les Garifunas raffolent de la viande de gibier. C'est une minorité d'hommes, surtout

des jeunes, qui pratique la chasse, en s'aidant de chiens (*aóli*). La viande, tout comme le poisson, circule largement dans les communautés où existent divers réseaux de réciprocité⁹ (Beaucage 1995).

La présence des animaux sauvages est particulièrement aléatoire, puisque plusieurs espèces comme le pécarí, le chevreuil, le coati, l'agouti sont à la fois repoussées par la présence humaine, mais attirées par les plantations. Les Garífunas connaissent bien les habitudes alimentaires des animaux : les chevreuils aiment surtout les haricots tendres, les pécaris, le manioc, les coatis, le maïs, les oiseaux, les fruits mûrs. Il était fréquent qu'un chasseur aille s'embusquer, bien avant l'aube, près d'un jardin où l'on avait relevé des traces – et des dommages. Le plus souvent, seuls ou en petits groupes, les hommes partaient à l'aventure, comptant sur leurs chiens pour débusquer la proie. C'étaient souvent des chasseurs qui, au cours de ces randonnées, relevaient des sites particulièrement propices à l'agriculture, maintenant que les berges proches étaient presque toutes exploitées. C'étaient également eux qui rapportaient aux villageois qu'un Ladino était en train d'enclorre subrepticement des terres sur l'ejido. Pendant mon séjour, le fait que la dictature militaire de López Arellano avait procédé à la confiscation générale des armes à feu aurait dû limiter la chasse; la plupart des Garífunas avaient heureusement caché leurs fusils en lieu sûr et leur principale limitation était le coût élevé des cartouches (*parque*).

En même temps, les chasseurs notaient au passage la présence d'arbres rares, comme l'acajou (*Swietenia macrophylla* L., gar. *gáubana*), le cèdre (*Cedrela odorata* L., gar. *ibúwari*), surtout ceux dont les dimensions sont suffisantes pour y creuser des pirogues. Quelqu'un pouvait même marquer un arbre à la machette, indiquant par là qu'il comptait l'utiliser plus tard. Souvent, les hommes parcouraient la forêt dans le but spécifique de repérer des arbres pour renouveler une charpente ou fabriquer une pirogue. Cette dernière tâche exigeait des semaines de travail. Le tronc doit avoir un minimum de 70 centimètres de diamètre. Labattage d'un arbre doté de racines-tabliers suppose la construction d'une charpente surélevée d'un ou deux mètres, le *babichú*, sur lequel se placera le bûcheron. Une fois abattu, l'arbre sera grossièrement évidé sur place, pour l'alléger, puis halé avec des cordes jusqu'au cours d'eau le plus proche grâce à une corvée unique en son genre : contrairement aux formes habituelles de la coopération (*wadágamanu damúrigura*), elle réunissait en forêt un grand nombre d'hommes et de femmes¹⁰. La pirogue



Vannier garífuna terminant un tamis à manioc. La vannerie, comme la menuiserie et la couture, sont des activités masculines, Limón, 1964
(Photo Pierre Beaucage)

était achevée au village, où un charpentier expert se chargeait de profiler la coque et d'amincir les parois.

Il revenait également à l'homme d'aller chercher en forêt les matériaux nécessaires à la construction et aux réparations des maisons. Les piliers et les poutres exigent du bois dur, comme le bois de fer (*Dialium* spp., gar. *garífun*) et le *cortés* (*Tecoma chrysanta*, gar. *wurínura*); les chevrons des bois plus légers comme le ficus (*Ficus* spp., gar. *lamanu*); les troncs de choux palmistes (*Roystonea* spp., gar. *yarewa*, esp. *yagua*), refendus, fourniront les lattes pour revêtir les murs, et les palmes de corozo seront attachées pour la toiture. Les planches pour les portes et fenêtres étaient fabriquées dans les villages mêmes, par des scieurs de long, à partir de troncs équarris ramenés de la forêt. Contrairement au halage des pirogues, ces activités étaient le fait de groupes de coopération restreinte : deux ou

trois hommes, auxquels se joignaient les femmes de la maison pour le transport des palmes jusqu'aux pirogues.

Des boisseliers locaux se spécialisaient également dans la production de bols, d'écuelles, de mortiers, pour lesquels on utilisait souvent les segments de troncs rejetés par les charpentiers. Des vanniers allaient cueillir une palmiste, le *Desmoncus schippii* dont la tige souple, refendue en longues éclisses, était tressée pour fabriquer diverses sortes de paniers, ainsi que les indispensables presses et tamis pour la fabrication de la cassave.

Pour les hommes, les grandes tâches annuelles, à la fois agricoles et forestières, sont le débroussaillage, l'abattage et le brûlis. Elles coïncident avec la saison sèche, soit les mois d'avril et mai. La prospection d'un site pour y établir une culture permanente était une tâche délicate. À la différence de la zone des collines, chacun préparait ici sa propre plantation et les essarts étaient dispersés au long des rivières. La saison commençait en février, après les quelques semaines de festivités qui entourent les fêtes de Noël (*Fêdô*). La première tâche de celui qui voulait cultiver était d'identifier un terrain qui soit libre et présente les qualités requises pour la culture projetée. S'il ne plantait que des bananiers et du maïs, il cherchait un sol qui soit assez élevé pour ne pas être inondé à la saison des pluies. S'il comptait intercaler les musacées dans une rizière, il lui fallait plutôt s'assurer un sol qui resterait humide pendant les périodes de sécheresse de l'été ; la bananeraie courait cependant alors le risque d'être inondée pendant la prochaine saison des pluies. Il pouvait consulter à cette fin des anciens, ou des chasseurs, qui ont la meilleure connaissance de la forêt. Le plus sûr critère est la présence d'arbres de bonne taille, témoins d'un sol riche et garants d'une repousse d'au moins dix ans. Une fois le terrain repéré, l'homme effectuait généralement seul le débroussaillage du sous-bois (gar. *ábariha*, esp. *socola*). Le défrichage d'un hectare de terre, pour la bananeraie, la rizière et le champ de manioc, exigeait un mois. On prêtait une attention toute particulière aux « bêtes malfaisantes » qui occupent les lieux et n'avaient jamais encore été molestées : les serpents (gar. *heüe*), dont le plus craint était le *Bothrops asper* (esp. *barba amarilla*) dont la morsure peut être mortelle, les scorpions (Scorpionidés, gar. *águru*, esp. *alacrán*), les « guêpes étrangleuses » (Pompilidés – esp. *avispa ahorcadora*) dont la piqûre donne la fièvre et une sensation d'étouffement. Les hommes portaient d'ailleurs rarement pour les champs sans bottes de caoutchouc.

Avant même l'abattage des grands fûts (gar. *áchuaha*, esp. *tumbada*), on procédait à la transplantation des surgenes de bananiers, à partir d'une plantation existante. La tâche était ardue si les deux sites ne sont pas contigus ; on demandait souvent alors la collaboration de l'épouse. On discernait soigneusement, parmi les surgenes qui entourent une tige, ceux qui sont féconds (gar. *agurei buiti*, esp. *hijos de espada* 'fils de l'épée') et ceux qui sont vains (gar. *agurei uribatu*, esp. *hijos de agua* 'fils de l'eau'). On les plantait dans des trous peu profonds à deux mètres d'intervalle. Les gros arbres étaient abattus ensuite, de manière à maximiser l'espace utile de l'essart. Si on voulait semer du maïs, que ce soit celui d'appoint en janvier (esp. *matambres*, 'calmer la faim') ou celui de saison en mai (esp. *milpa de ano*), on procédait de la même façon : « Le bananier et le maïs trouvent toujours leur chemin, même de travers ! » Les surgenes ne seraient même pas incommodés par le feu qu'on mettait au bois abattu, après trois semaines de séchage : « Le feu réchauffe la terre, et le bananier pousse encore mieux après. » Le riz, comme le manioc, était au

contraire semé dans la terre brûlée. Dans tous les cas, on laissait sur pied dans l'essart les palmiers corozo, en débroussaillant autour pour que le feu des brasiers ne les atteigne pas.

Le riz, qui donne en quatre mois, et le maïs, moins apprécié mais qui produit trois mois après les semences, pouvaient compenser un déficit prévu en tubercules ou en musacées, dont le cycle productif est de près d'une année. Les deux grains peuvent d'ailleurs être intercalés avec des bananiers, mais avec un bonheur inégal, comme nous l'avons vu. Les céréales ont besoin d'un sarclage, fait à la machette, avant le mûrissement du grain. Les femmes y collaboraient, ainsi qu'à la récolte. En fait, elles étaient souvent alors plus nombreuses que les hommes. Les agriculteurs échangeaient parfois des journées de travail entre eux pour les défrichements, mais ils récompensaient par des sacs d'épis et des gerbes de riz les femmes qui n'étaient pas de leur groupe domestique et qui avaient participé aux opérations, ce qui assurait une large distribution du grain.

On plantait parfois de la canne à sucre (gar. *gánasi*, *Saccharum officinarum*) après avoir récolté le riz ou le maïs. Les cannes étaient broyées au moyen d'une longue perche insérée dans un pieu de bois dur (*yuncuté*), et l'eau recueillie était bouillie jusqu'à sa transformation en sirop. Il servirait à la fermentation du maïs germé, pour faire la chicha ; plusieurs savaient aussi la distiller et en tirer du rhum. Alors que la chicha était fabriquée dans les maisons, par les femmes, la plupart des distillateurs étaient des hommes, et les alambics artisanaux, clandestins, étaient bien dissimulés dans les plantations.

Comme je l'ai mentionné plus haut, les noix de coco (gar. *fáluma*, *Cocos nucifera*) étaient semées dans les jachères qui suivaient les plantations de manioc dans les sols sablonneux près de la plage. On reproduisait de la sorte une couverture arborée pour les dunes que l'érosion n'aurait pas manqué d'emporter. Le seul entretien requis pour les cocoteraies était un débroussaillage sommaire, une fois l'an. En plus d'être utilisées quotidiennement dans l'alimentation, les noix, lorsqu'elles étaient en quantité suffisante, étaient séchées et transformées en copra. Les goélettes les emportaient jusqu'aux usines de transformation situées dans les ports. La première vision d'un village garifuna était celle des huttes aux toits de palmes sous les cocotiers. Une épiphytie, appelée l'« anneau rouge » (*el anillo rojo*), a exterminé les cocotiers sur toute la côte dans les années 1970.

Un premier examen de la gestion des ressources maritimes et agro-forestières par les Garifunas, vers le milieu du siècle dernier, révèle un système extrêmement différencié et équilibré, tant sur le plan écologique que sur celui de la subsistance. La pêche venait compléter l'agriculture, et les récoltes, assurées soit par les hommes, soit par les femmes, s'échelonnaient tout au long de l'année. Près de deux siècles d'activité agricole et de croissance démographique n'avaient pas détruit la forêt côtière car les longues jachères, et la distribution judicieuse des essarts sur tout le territoire communautaire, permettaient à la forêt de se régénérer rapidement. À ce stade, rien encore qui donnât la clef de cette rareté périodique de vivres que j'observais, surtout dans les plus grosses agglomérations.

Un examen plus précis du calendrier agricole révélait cependant qu'une période de l'année était cruciale : la saison sèche (esp. *la cuaresma*, 'le carême'), c'est-à-dire les mois d'avril et mai. C'est la seule période où l'on peut faire les défrichements. Une mauvaise décision prise à ce moment aurait un impact sur la subsistance d'une famille pendant toute l'année suivante. Ainsi, si l'on tarde ou qu'on s'y prend trop d'avance,

les pluies viendront mouiller les arbres tombés qui deviendront impossibles à brûler. Comme mes interlocuteurs me disaient en se comparant aux Ladinós, qui cultivaient des céréales : « Ici, cette année tu travailles, et l'an prochain tu manges. » Au printemps 1966, stimulés par les bonnes perspectives de prix pour leur riz avec la coopérative, plusieurs *batayēños* avaient défriché des terres trop basses pour que leurs bananiers intercalaires y prospèrent. L'année suivante, ils durent s'endetter auprès des commerçants pour compléter l'approvisionnement de leurs familles (Beaucage 1970). En outre, la saison sèche était la seule période de l'année où il y avait un marché intéressant pour le poisson dans les villes honduriennes : toute famille qui en avait les moyens mettait le prix pour consommer du poisson salé le Vendredi Saint. Dès la fin des pluies de février, les propriétaires de seines recrutaient des pêcheurs en échange d'une partie des prises, diminuant le temps consacré aux défrichements.

D'autres facteurs, qui relèvent proprement de l'économie politique, venaient remettre en cause l'équilibre écologique et social apparent. En premier lieu, les recensements effectués tant à Limón qu'à Bataya, me révélaient que plus du tiers des maisonnées ne comptait pas d'homme adulte résident. Dans les meilleurs des cas, les maris travaillaient à la ville ou dans la marine et envoyaient périodiquement de l'argent pour compléter la subsistance ou payer un homme qui défriche un jardin à leur place. Dans les autres cas, la femme devait se débrouiller seule, en ramassant des noix de corozo ou en vendant de la *chicha* ou du rhum de fabrication domestique. Ces foyers pouvaient certes compter sur l'aide épisodique d'un père, d'un frère ou d'un amant... qui avait lui-même une autre famille à soutenir. La situation était particulièrement précaire pour les jeunes femmes que le soin des enfants empêchait de cultiver de grandes plantations (Beaucage 1970).

J'ai mentionné plus haut que les Garifunas ont une tradition deux fois séculaire de travail salarié migratoire. Au XIX^e siècle, ils partaient pour plusieurs années dans les lointains chantiers de coupe de bois, amasser de quoi fonder un ménage. Au XX^e siècle, ils partaient chaque année pour plusieurs mois, après les défrichements, et revenaient chargés des biens de consommation désormais considérés comme nécessaires à la reproduction sociale du groupe. Après 1950, le nouveau type de migrations vers la ville et vers l'étranger a créé dans les villages un déficit permanent de jeunes hommes, déficit qui minait, à moyen terme, l'efficacité productive des relations du groupe à l'environnement. Les rapports d'échange, fondés sur une réciprocité élargie, pouvaient niveler dans une certaine mesure les inégalités entre les maisonnées, mais ne pouvaient suppléer à une production matériellement insuffisante faute d'une partie des producteurs. Ce nouveau type de migration entraînait également une modification des valeurs. Traditionnellement on s'attendait à ce qu'un homme « sorte » chaque jour, en mer ou en brousse. Les hommes paresseux se faisaient dire par les femmes qu'ils étaient « comme les chevaux, tout juste bons à se promener au village¹¹ ».

Lors de notre séjour, nous observions cependant que les hommes jeunes, revenant de séjours prolongés à l'extérieur où ils avaient des emplois spécialisés comme mécaniciens, marins ou conducteurs de bus, préféraient vivre de l'argent qu'ils avaient économisé plutôt que d'entreprendre des défrichements : ils embauchaient plutôt d'autres villageois pour défricher un essart pour leur épouse ou leur mère. Même les jeunes gens demeurés au village travaillaient plus volontiers à la journée, contre rémunération, que comme producteurs autonomes. En même temps, l'éducation primaire se généralisait

dans les campagnes honduriennes. Elle incluait pour la première fois les jeunes filles garifunas¹². Désormais bilingues et alphabétisées, ces dernières, devant le peu de perspectives qu'offrait la vie dans les villages, partirent également : non plus vers les *campos bananeros*, comme épouses d'ouvriers agricoles, mais vers les villes, pour y mener une vie à indépendante. Elles apprennent désormais l'espagnol à leurs enfants, dansent la salsa plutôt que l'*abaimahani*, préfèrent les tortillas de farine à la cassave et regardent avec une condescendance amusée les broussards qui cultivent encore le manioc.

CONCLUSION

Les transformations récentes que nous venons d'évoquer ont eu des conséquences extrêmement importantes pour l'écologie politique de la région. Nous avons vu comment les chasseurs, les bûcherons, les défricheurs et les horticultrices avaient établi avec le milieu forestier un ensemble de rapports matériels et symboliques qui, pendant près de deux siècles, a préservé un milieu de forêt tropicale sur la côte nord-est du Honduras, tout en permettant une expansion importante du groupe. La clef de cette adaptation particulièrement réussie, tant sur le plan démographique qu'économique et écologique, fut une articulation précise entre le groupe local et le capitalisme extractif qui s'implanta dans la région, sous la forme d'exploitations forestières, d'abord, de plantations bananières ensuite. Le système complexe de normes d'échanges que mon enquête mit à jour permettait précisément aux maisonnées de surmonter les pénuries résultant de déséquilibres démographiques passagers en puisant dans une « réserve communautaire ». Cette articulation n'avait rien d'harmonieux en soi, cependant, et ne pouvait se maintenir que tant que le Capital avait besoin de la main-d'œuvre masculine temporaire. Lorsque la United Fruit et la Standard Fruit décidèrent d'abandonner leurs plantations, des tensions systémiques commencèrent à se manifester. Tensions entre les exigences du Capital international et national qui requiert désormais une main-d'œuvre permanente, et les exigences du système de production traditionnel qui continue d'avoir besoin du travail au moins saisonnier des jeunes hommes pour la pêche et l'agriculture. Et c'est leur exode croissant qui a fait apparaître cette rareté au pays de Cocagne qui m'étonna lors de mon premier séjour.

La nouvelle situation ne pouvait qu'avoir, à terme, un impact considérable sur la forêt elle-même. Alors que la propriété collective des villages garifunas assurait une dispersion des écarts tout au long du réseau hydrographique et la régénération continue du couvert forestier, l'appropriation privée des terres par les Ladinós de l'intérieur s'est traduite par une déforestation galopante, lorsque les Garifunas ne furent plus capables d'assumer le contrôle collectif du terroir par la combinaison de leurs activités de chasse, de collecte, de foresterie et d'agriculture. Les éleveurs ladinós purent maintenant étendre leurs barbelés jusqu'aux rives où les femmes bêchaient avec soin leurs jardins de manioc. Limón a connu, dans les années 1990, une tentative intéressante de reprise en mains du terroir par un mouvement politico-culturel à connotations écologiques (England 1994). Mais les jeunes qui étaient les instigateurs du mouvement ne possédaient manifestement plus les connaissances pratiques qui auraient pu en assurer la viabilité.

Notes

1. La « maladie de Panama » ou *sigatoka*, qui se manifesta d'abord dans les plantations de la United Fruit, est devenue endémique

- sur la côte hondurienne. Causée par un parasite qui se loge dans le sol, elle se traduit par une perte de fécondité des plants après deux ou trois récoltes. Il faut alors soit inonder, soit replanter dans un sol vierge.
2. Cette recherche a servi de base à ma thèse de doctorat (Beaucage 1970).
 3. Mon intérêt pour leurs plantations soulevait souvent l'hilarité de mes interlocuteurs : « Alors, tu vas te mettre à débroussailler, aussi? »
 4. Une variante, dans la tradition orale, veut que certains des radeaux aient dérivé, sous l'effet du vent et des courants, jusqu'aux premiers villages miskitos de la côte, loin à l'est (T. Young 1842).
 5. Une prescription rituelle ancienne, rapportée par des interlocuteurs plus âgés voulait même que l'on aille déféquer dans l'eau peu profonde, au bord de la mer. Pendant mon séjour, l'expression : *Niyon beyabu* ('Je vais à la plage') avait encore ce sens. Cette pratique est à mettre en relation avec la répulsion des horticultrices face à tout excrément humain trouvé dans leur jardin. De même, les pêcheurs dédaignent les poissons de rivière, comme les *lisas* et les *bagres*, en disant qu'ils « mangent la merde » des riverains.
 6. Témoignage de Cachito, vieux forestier (et chercheur d'or!) de Tocamacho. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, la Grande-Bretagne fit des essais nombreux et infructueux pour établir des colons esclavagistes sur la côte nord-orientale du Honduras (voir Young 1842). En témoignent encore aujourd'hui de nombreux toponymes (Black River, Sugar Loaf, Pine Ridge) ainsi que des pierres tombales, sur un site nommé Palacio ('le palais'), quelques canons et de grandes marmites à bouillir l'eau de canne (*pailas*) qui rouillent parmi la végétation.
 7. L'opposition entre l'agriculteur et l'éleveur est ancienne. Les récits concernant la guerre et la déportation de Saint-Vincent (*Yurumai*) signalent que ce sont les déprédations du bétail des colons anglais dans leurs champs de manioc qui déclenchèrent le soulèvement des autochtones.
 8. Ce fut le cas à Tocamacho, village voisin de Bataya, peu avant notre arrivée. Un riche commerçant métis, qui avait enclos plusieurs dizaines d'hectares, fit face à un véritable blocus économique de la part des Garifunas, qui non seulement boycottèrent son commerce, mais refusèrent de décharger en pirogue toute marchandise qui lui était destinée. Il préféra vendre son bétail et déménager.
 9. Je ne sais pas manier un fusil, mais Elena et moi avons été « adoptés » par un excellent chien de chasse. Des chasseurs venaient régulièrement nous l'emprunter pour leurs battues, ce qui nous valut souvent d'obtenir « la part du propriétaire du chien », le plus souvent un cuisseau de coati ou de paca, les deux espèces les plus fréquemment chassées à Bataya. Il y a aussi « la part du fusil » lorsque le chasseur emprunte l'arme. Sans compter les menus présents de viande cuite que distribue la maîtresse de maison à ses proches.
 10. Dans la riche tradition chantée des Garifunas, le halage des pirogues (*alüruni guritara*) a même donné naissance à un genre particulier, caractérisé par les allusions sexuelles à peine voilées.
 11. Peuple de mer et de lagunes, les Garifunas n'ont guère d'usage productif pour les chevaux. Quelques-uns en possédaient, cependant, qu'on voyait brouter autour des habitations et que leurs propriétaires – des hommes – utilisaient à l'occasion pour donner plus de solennité à leurs déplacements.
 12. Un informatrice âgée, analphabète comme la plupart des femmes de son âge, nous expliquait que son père n'envoyait que les garçons à l'école. « Les filles qui savent lire, disait-il, deviennent des prostituées ». C'est ce qu'on croyait autrefois. »

Ouvrages cités

- BEAUCAGE, Pierre, 1966 : « Les Caraïbes noirs. Trois siècles de changement social ». *Anthropologica*. n.s. 8(2) : 175-195.
- , 1970 : *Economic Anthropology of the Black Carib of Honduras*. Thèse de doctorat, London School of Economics and Political Science, Londres.
- , 1982 : « Échanges, inégalités, guerre ; les cas des Caraïbes insulaires des XVII^e et XVIII^e siècles ». *Recherches amérindiennes au Québec* 12(3) : 179-192.
- , 1988 : « L'ancêtre et le maître des poissons. Notes sur un mythe d'origine du chamanisme chez les Garifonas du Honduras ». *Recherches amérindiennes au Québec* 18(2-3) : 83-90.
- , 1989 : « L'effort et la vie. Ethnosémiotique du travail chez les Garifonas du Honduras et les Maseuals (Nahuats) du Mexique ». *Travail, capital et société* 22(1) : 111-137.
- , 1993 : « Gens de la pirogue et du bananier: la mobilité spatiale chez les Miskitos ». *Recherches amérindiennes au Québec* 23(4) : 39-60.
- , 1995 : « Donner et prendre. Garifunas et Yanomamis ». *Anthropologie et Sociétés* 19(2-3) : 95-118.
- CONZEMIUS, Eduard, 1930 : « Sur les Garif ou Caraïbes noirs de l'Amérique centrale ». *Anthropos* 25 : 859-877.
- , 1935 : *Ethnographical Survey of the Miskito and Sumu Indians of Nicaragua*. Bureau of American Ethnology, Bulletin 106, Washington.
- DUTERTRE, Jean-Baptiste, 1667-1671 : *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*. Thomas Jolly, Paris.
- ENGLAND, Sarah, 1994 : *The Political Economy of Culture: Ethnicity and the Political Ideology of a Garifuna Grassroots Movement*. Department of Anthropology, University of California, Davis.
- ESCOBAR, Arturo, 1999 : *El final del Salvaje. Naturaleza, cultura y política en la antropología contemporánea*. CEREC / ICAN, Bogotá.
- GONZALEZ, Nancie L., 1988 : *Sojourners of the Caribbean. Ethnogenesis and Ethnohistory of the Garifuna*. University of Illinois Press, Urbana.
- LABAT, Jean-Baptiste, 1742 : *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique*. Théodore Legras, Paris, (2^e édition).
- ROCHFORT, César de, 1665 : *Histoire naturelle et morale des Isles Antilles de l'Amérique*. Arnout Leers, Rotterdam.
- SQUIER, Ephraim, 1888 [1855] : *Adventures on the Mosquito Shore*. Belford, Clarke and Co., Chicago.
- TAYLOR, Douglas MacRae, 1951 : *The Black Carib of British Honduras*. Viking Fund Publications in Anthropology 17, Washington.
- TOLEDO, Victor Manuel, 1992 : « What is Ethnoecology? Origins, Scope and Implications of a Rising Discipline ». *Ethnoecologica* 1 : 5-22.
- WEST, Robert C., et John P. AUGELLI, 1976 : *Middle America: Its Lands and Peoples*. Prentice Hall, Englewood Cliffs.
- YOUNG, Thomas, 1842 : *Narrative of a Residence on the Mosquito Shore*. Smith, Elder & Co., Londres.
- YOUNG, Sir William, 1801 : « A Tour Through the Several Islands of Barbadoes, St. Vincent, Antigua, Tobago and Granada, in the Years 1791 and 1792 », in Bryan Edward (dir.), *An Historical Survey of the Island of Saint Domingo, Together with an Account of the Maroon Negroes in the Island of Jamaica; and a History of the War in the West Indies in 1793 and 1794* : 259-404. John Stockdale, Londres.